

Cahiers des Religions Africaines

Nouvelle série. Volume 5, n. 10 (décembre 2024)

Jean-Pierre BADIDIKE MULAMBA, *Procédé argumentatif de l'emboîtement dans la
palabre africaine*, p. 101-124

<https://doi.org/10.61496/TGYQ7317>

PRESSES DE L'UNIVERSITE CATHOLIQUE DU CONGO

Procédé argumentatif de l'emboîtement dans la palabre africaine

Jean-Pierre BADIDIKE MULAMBA
Professeur à l'Université Catholique du Congo

Résumé - Parler de la rationalité c'est considérer le déploiement de la raison en une pluralité de modes de connaissances et de raisonnements aussi bien différents que complémentaires. Parmi ces modes, l'assomption de la parole à travers la palabre africaine, jadis considérée comme une discussion oiseuse, est un procédé argumentatif où les actants langagiers entremêlent les arguments qui s'emboîtent dans une disharmonie harmonieuse. Grâce au procédé opératoire de l'emboîtement, la palabre est porteuse d'une rationalité argumentative où la progression des idées s'effectue sans prétention à la vérité absolue par les sujets parlants.

Mots-clefs : raison, raisonnement, procédé argumentatif, palabre africaine, emboîtement.

Summary - To speak of rationality is to consider the deployment of reason in a plurality of modes of knowledge and reasoning that are as different as they are complementary. Among these modes, the assumption of the spoken word through the African palaver, once considered idle discussion, is an argumentative process in which linguistic actants intermingle arguments that interlock in harmonious disharmony. Thanks to the operative process of interlocking, palaver conveys an argumentative rationality in which the progression of ideas takes place without any claim to absolute truth on the part of the speaking subjects.

Keywords: reason, reasoning, argumentative process, African palaver, interlocking.

Introduction

Le raisonnement est une opération de la pensée qui consiste à enchaîner des idées ou des arguments selon les principes déterminés et à en tirer une conclusion. Il est à comprendre comme une inférence ou plus souvent comme une suite continue d'inférences. En d'autres termes, il s'agit d'une opération qui consiste à établir une vérité par enchaînement ordonné de plusieurs autres¹.

1 Cf. A. COMTE-SPONVILLE, *Dictionnaire philosophique*, Paris, PUF, 2001.

J.-P. Haton définit le raisonnement comme « un enchaînement d'énoncés ou de représentations symboliques conduit en fonction d'un but »². Ce but peut prendre des formes variées : démontrer, convaincre, élucider, interpréter, décider, justifier, expliquer. D'où, pour Haton, le raisonnement se caractérise par l'enchaînement qui en constitue un élément important, dans la mesure où il est en général non linéaire et nécessite des retours en arrière, présent dans la quasi-totalité des systèmes d'Intelligence artificielle comme dans la démarche humaine³.

Dans le contexte illustratif de la palabre en Afrique, le raisonnement est un emboîtement de jeux argumentatifs où chaque séquence de discours s'intègre dans la contrariété d'une progression argumentative vers le consensus. Avant de développer le substrat du procédé argumentatif de l'emboîtement et fonder son appareillage dans la palabre africaine, nous commençons par poser le postulat du caractère pluriel de la rationalité discursive.

1. Pluralité des procédés argumentatifs

Le raisonnement est une opération mentale par laquelle, à partir de jugements donnés, appelés antécédents, on obtient un jugement nouveau qui tient lieu de conséquent.

Le conséquent est la proposition admise comme point d'arrivée du raisonnement car elle résulte des antécédents. Le rapport entre l'antécédent et le conséquent est appelé conséquence. L'expression orale ou écrite du raisonnement est l'argumentation. Si elle ne tolère que deux valeurs de vérité (le vrai et le faux), elle est appelée bivalente ; au-delà de deux valeurs de vérité, elle devient polyvalente.

Le nœud de tout raisonnement se trouve dans le fait que du vrai ne peut découler que le vrai. Le raisonnement est donc faux si du vrai on aboutit au faux. Ainsi, de la vérité de l'antécédent, on peut conclure à la vérité du conséquent. De même, de la fausseté du conséquent on conclut à la fausseté de l'antécédent. Evidemment, ces deux énoncés ne sont pas réversibles.

Trois lois élémentaires figurent parmi les lois qui gouvernent la logique bivalente : *le principe d'identité* (portant sur l'équivalence et l'implication : équivaut à ou implique), *le principe de non contradiction* (portant sur la conjonc-

2 J.-P. HATON, *Systèmes à base de connaissances*, dans J.-Fr. LENY (dir.), *Intelligence naturelle et intelligence artificielle*. Symposium de l'association de psychologie scientifique de langue française (Rome, 1991), Paris, PUF, 1993, p. 29.

3 J.-P. HATON, *Systèmes à base de connaissances*, p. 29.

tion : ET) et le principe du tiers-exclu (portant sur la disjonction exclusive : ou bien ou bien, soit-soit).

Les lois de la logique bivalente ne résorbent pas tous les modèles de raisonnement dont ceux incluant les paradoxes. Le développement de la théorie de l'argumentation a fait émerger l'existence de logiques à plusieurs valeurs de vérité. C'est le cas de la logique trivalente qui admet comme valeurs de vérité *le vrai, le faux et le possible ou l'indéterminé*, ou même la logique plurivalente, admettant plusieurs valeurs de vérité (*vrai, faux, un peu vrai, plus ou moins vrai, etc.*).

La floraison de logiques plurivalentes – à plusieurs valeurs de vérité – a dévoilé la richesse du système argumentatif dont certains procédés formels relèvent des cultures langagières méconnues à l'époque aristotélicienne. Aussi appelées multivalentes ou multi-évaluées, les logiques polyvalentes sont des alternatives à la logique bivalente aristotélicienne⁴.

Si l'aristotélisme a eu le mérite de théoriser la logique bivalente à partir du label culturel et langagier du monde grec, les intuitions déjà ressenties à l'époque par les écoles stoïciennes, et souvent rejetées en bloc parce que qualifiées de sophistes, ont été traduites dans la nécessité de résoudre les paradoxes, ce qui a conduit à l'agrément d'autres jeux argumentatifs, et même engendré l'éclosion des logiques plurivalentes. Dans ce débat, le monde non européen et plus particulièrement africain, a été victime de la non-reconnaissance de la pluralité rationnelle dans les procédés argumentatifs.

L'argumentation par emboîtement est, de ce fait, une des façons de faire la part belle au pluralisme ainsi qu'à la diversification de la richesse des procédés argumentatifs.

2. Le procédé argumentatif de l'emboîtement

L'emboîtement est un jeu de langage argumentatif à base d'une dialectique efficiente de l'agir discursif. Il ne s'agit pas de dialectique au sens hégélien d'une succession de *thèse – antithèse – synthèse*, mais d'un processus où l'antithèse fait à la fois synthèse et nouvelle thèse. Quelques principes sémantiques en constituent le substrat de l'appareillage conceptuel et argumentatif.

4 Les logiques polyvalentes sont principalement étudiées au niveau du calcul propositionnel et peu au niveau du calcul des prédicats.

Trois principes constituent le substrat fondationnel de *l'emboîtement*⁵ :

2.1. Pluralité des sens

La logique *emboîtante* rejette l'existence d'un critère absolu pour l'exactitude et la précision de la signification des mots. Il n'y a donc pas de conception fixe de sens et de significations des propositions ; le sens est lié aux circonstances et aux usages. *L'emboîtement* perpétue la reprise du discours de l'autre tout en le dépassant dans une sorte de progression argumentative en spirale.

2.2. Spirale à langue des flammes

La spirale symbolise un mouvement qui se développe à partir d'un point d'origine et se prolonge à l'infini avec la particularité d'être une progression cyclique engendrée par un principe de rotation. Le symbolisme de la spirale⁶ évoque l'évolution d'une énergie, d'une forme ou d'un état. Ce motif se rattache à l'idée de rythme et de progression, à la fois circulaire et ascensionnelle. La spirale révèle également un principe de pérennité, voilé par les apparences du mouvement.

S'inspirant de ce symbolisme, la dialectique de *l'emboîtement* se développe en deux temps où l'antithèse est à la fois une synthèse et une thèse de sorte que l'on progresse de thèse à thèse, en procédant à dents de scie, par un aller-retour dynamique et progressif. Chaque antithèse apporte un élément nouveau, faisant qu'au lieu de s'opposer à une thèse initiale, il l'enrichit. La nouvelle thèse intègre les éléments adverses dans un développement en circularité ouverte.

2.3. Pluralité des rationalités

L'emboîtement s'oppose à l'unicité de la raison et pose la coexistence des rationalités. La rationalité d'une expression c'est son expression d'être critiquée et défendue. Il n'y a pas de nécessité dans la pensée posée. La pensée de l'autre n'est d'emblée ni vraie ni fausse. Ce qui importe c'est une plurivalence de valeurs établissant une gradation qui passe par le *faux-vrai*, le *vrai-faux*, le *non vrai*, le *non faux*, le *nécessairement* ou le *possiblement vrai* ou *faux*. Par cette possibilité plurale, la logique *emboîtante* bannit le principe du tiers-exclu : soit- soit, ou bien ou bien.

5 J.-P. BADIDIKE, *Emboîtement comme procédé argumentatif. Cas de la palabre*, dans *Revue de Philosophie Hekima na Ukweli, Paix et langage*, année 2, n. 2 (2001), p.112-113.

6 On rencontre le motif de la spirale dans la nature, comme dans le cas des vignes, d'escargots, coquilles, etc.

3. Appareillage conceptuel de l'emboîtement

L'appareillage conceptuel de l'emboîtement invoque les catégories d'inexactitude, d'incertitude et d'imprécision.

3.1. Inexactitude : convocation des concepts inexacts

Les processus d'inférence de la logique *emboîtante*, comme dans la *logique floue*, sont de nature sémantique plutôt que syntaxique. Et les concepts sont pris au sens empirique et non mathématique.

Les concepts mathématiques sont exacts dans la mesure où ils n'acceptent pas de cas-limites ou neutres. Tel est le cas quand nous parlons de nombre premier ou de formes géométriques (triangle, carré, etc.). Les concepts empiriques, par contre, sont inexacts parce qu'ils acceptent des cas neutres, comme celui des concepts de *grand*, *vieux*, *beauté*, *laideur*, etc. Ces derniers termes sont vagues puisqu'ils ne génèrent pas de réponse définie comme dans le cas de se demander si *Albert est très grand ou très petit*⁷ ou encore *Angèle est très charmante*.

Les concepts inexacts sont ainsi appelés vagues, et l'emboîtement les admet afin de donner racine au caractère perfectible de la progression dynamique de l'argumentation. Pour tenter de formaliser les concepts vagues ou inexacts, Lofti Zadeh avait introduit dans sa « Logique floue » la théorie des ensembles flous⁸. Le flou est donc ici entendu au sens de l'inexactitude ou même de l'imprécision. De ce fait, la vérité d'une proposition est une question de degré, notamment de degré de croyance⁹.

3.2. Incertitude et probabilité

L'incertitude s'oppose à la certitude. Dans la proposition « S'il va pleuvoir, alors je prendrai mon parapluie », on est au moins sûr ou certain à 100% qu'on ne pourrait pas se mouiller au cas où il pleuvrait puisqu'on a son parapluie. Mais la proposition « *Demain il devrait pleuvoir* » traduit une incertitude dans la mesure où la météo peut avoir annoncé la pluie, alors que rien ne confirme qu'il pleuvra réellement, la probabilité qu'il pleuve étant par exemple de 70%, ce qui est donc incertain car, comme le dit Mathivet, « tout énoncé dont la probabilité est différente de 100% est incertaine »¹⁰.

7 R. CAFERRA, *Logique pour informatique et pour l'intelligence artificielle*, p. 312.

8 R. CAFERRA, *Logique pour informatique*, p. 313.

9 R. CAFERRA, *Logique pour informatique*, p. 314.

10 V. MATHIVET, *L'intelligence artificielle pour les développeurs. Concepts et implémentations en C#*, Paris, Editions ENI, 2014, p. 96.

3.3. Imprécision

L'imprécision s'applique pour des concepts ou énoncés qui sont difficiles à définir au regard de leur état subjectif, comme dans l'énoncé : « *S'il fait très chaud alors je ne mettrai pas de pull* ».

L'imprécision est ici causée par le syntagme « très chaud ». On est certain que s'il fait « très chaud » je ne prendrai pas de pull, donc pas d'incertitude dans ce cas mais plutôt de l'imprécision. La question qui se pose est celle de savoir s'il fait très chaud à 35°. Si la réponse est « oui », alors qu'en est-il de 30° ? On pourrait aussi dire qu'il fait très chaud à partir de 30°. Mais dans ce cas-là, qu'en est-il aussi de la température qui s'élève à 29,5° ? Si 22° est considéré comme chaud à 0,4 soit 40%, alors il est considéré comme non chaud si la température est à $1 - 0,4 = 0,6$ soit 60%.

Donc la notion « très chaud » est pour l'homme une notion floue au sens d'imprécis, car elle dépend des personnes, des régions, du contexte etc. « *Faire très chaud* » n'a pas le même sens pour un habitant de Kinshasa et celui de Goma. La majorité de nos décisions subit cette imprécision.

4. Appareillage argumentatif de l'emboîtement

L'appareillage argumentatif de l'emboîtement repose sur trois postulats, des opérateurs logiques de base et des figures de la rhétorique.

4.1. Des prémisses vraisemblables

Dans un monde où tout serait scientifiquement certain, il ne serait plus possible d'argumenter ni d'agir. Face aux questions judiciaires, économiques, politiques, pédagogiques, éthiques ou philosophiques, on a affaire non pas au *vrai* ou *faux*, mais au *plus ou moins vraisemblable*.

Dans l'argumentation, le *vraisemblable* n'est pas lié à l'auditoire ; il ne tient pas à l'ignorance, à l'incompétence ou aux préjugés de l'auditoire, mais est inhérent à l'objet lui-même. Le *vraisemblable* est ce en quoi la confiance est présumée. Il n'est pas toujours vrai que les juges sont indépendants, que les médecins sont capables, que les orateurs sont sincères, ce qui n'est pas toujours vrai, on le présume. Sans cette présomption, la vie serait impossible et le scepticisme irréfutable.

4.2. Progression en spirale

Dans l'argumentation, la progression n'est pas linéaire comme dans la démonstration. On peut comparer la démonstration à une chaîne d'arguments dont chacun est prouvé par ceux qui le précèdent et donc l'ordre est logique. Mais l'argumentation est semblable à un fuseau d'arguments, indépendants les uns des autres et convergeant vers la même conclusion. Le mot « d'ailleurs », inconnu dans la démonstration, est fréquent dans l'argumentation.

L'ordre des arguments est relativement libre, et dépend de l'orateur et de l'auditoire. Ainsi l'orateur dispose ses arguments selon les réactions, constatées ou imaginées, de ses auditeurs. L'ordre n'est donc pas logique mais psychologique.

4.3. Des conclusions controversables

Dans une argumentation, la conclusion exprime avant tout l'accord entre les interlocuteurs. Ainsi :

- elle doit être plus riche que les prémisses, à l'encontre de la démonstration où la conclusion suit la prémisse la plus faible (particulière ou négative) ;
- elle est revendiquée par l'orateur comme devant s'imposer et clôt le débat ;
- elle ne s'impose pas à l'auditoire qui n'est pas tenu de l'accepter, car elle reste controversable : elle compromet celui qui l'accepte comme celui qui la réfute.

Une conclusion n'est donc pas contraignante, elle est toujours contestable.

4.4. Deux opérateurs de base : négation et implication

Deux opérations logiques sont prépondérantes et récurrentes dans le procédé de l'emboîtement : la négation et l'implication.

- *Négation*

Il existe trois types de négation : la négation totale, la négation diamétrale et la négation restrictive. Dans sa logique trivalente, Hans Reichenbach en a aussi distingué trois, notamment la négation diamétrale, la négation cyclique et la négation pleine ou catégorique¹¹.

11 Cf. M. P. MUTOMBO, *Précis de logique non classique* (coll. Sciences mathématiques), Paris, Publibook, 2010.

- La négation restrictive (ou exceptive) ne constitue pas une vraie négation : elle se construit avec « ne...que » : « *Il ne veut que partir* ». Elle correspond à la phrase affirmative : « *Il veut seulement partir* » ; c'est-à-dire il exclut (excepte) le verbe « *partir* » des éléments envisagés par le locuteur. Cette négation est inconnue dans les langues bantoues qui utilisent directement la formule affirmative : « *il veut coûte-que-coûte partir* » (*alingi kaka akende* (lingala), *anapenda tu aende* (swahili), *musua amu kuya* (ciluba).
- La négation partielle : elle porte sur une partie de la proposition. Elle se forme avec l'adverbe « *ne* » et le déterminant « *personne, rien, aucun, etc.* ». Ex. : « *Il n'a lu aucun livre de Marx* ».
- La négation totale sert à nier l'ensemble de la phrase. Pour ce faire, on utilise la locution adverbiale *ne pas*. « *Il n'a pas beaucoup de chance* ». « *Il ne l'a pas vue* ». C'est donc l'utilisation de « *ne* » + les *forclusifs* « *pas* » ou « *point* ». On parle de négation totale lorsque le « *ne* » est employé avec *pas* et de négation partielle lorsqu'il est employé avec des mots comme *jamais, rien, personne, etc.* Toutefois « *Ne* » peut, dans certains contextes, être omis : *c'est pas vrai*. La négation totale peut être rapprochée de la négation pleine ou catégorique.

Aucune de ces trois négations ne caractérise *l'emboîtement*. La négation prisee dans la logique *emboîtante* est la négation modale, proche de la négation cyclique ou dialectique. Elle permet de théoriser l'incertitude, l'imprécision, l'inexactitude.

Ex. « *Je ne suis pas tout à fait d'accord ; il ne l'a peut-être pas fait* ».

La négation modale est modulée par des modalisateurs *heureusement, tout à fait, peut-être*.

D'autre part, une négation très répandue dans le label langagier bantou est la *négation-interrogation* qui facilite la progression à partir de l'adhésion de l'assemblée au discours du locuteur. Après avoir longuement discoursu, l'orateur formule une question négative à laquelle l'assemblée répond par la positive. L'orateur ne demande jamais si c'est vrai, mais il s'interroge si ce qu'il dit n'est pas vrai.

Orateur : *Ezali bongo te ?* (lingala), N'est-il pas ainsi ?

L'assemblée répond : *Ezali bongo* (lingala) ? C'est ainsi.

• Implication

Les interprétations de l'implication diffèrent selon les différents systèmes logiques (classique, modale, intuitionniste, etc.).

Classiquement, le connecteur d'implication est formalisé de deux façons, en fonction de valeurs de vérité, ou en termes de déduction. Dans le premier cas, il s'agit de donner une valeur de vérité à toute proposition. Dans le deuxième cas, il est question de déduction, c'est-à-dire de rendre compte par exemple d'un lien de causalité.

La sémantique de l'emboîtement ne cherche pas, comme en logique formelle, la valeur de vérité du résultat qui dépend, pour chaque connecteur, uniquement de celles des opérandes¹².

L'intérêt de l'opérateur binaire d'implication, « $\Rightarrow$ », est de ne pas accepter (*faux*) le cas, et seulement celui-là, où l'on part d'une proposition *vraie* et qu'on arrive à une proposition *fausse*. Les 3 autres cas sont autorisés (*vrai*), même si certains peuvent paraître contre-intuitifs.

Selon les circonstances d'usage, la logique *emboîtante* utilise plusieurs formes d'implications et en évite d'autres comme l'implication stricte de Lewis qui a abouti en logique modale à introduire et distinguer opérateur de *possibilité* et opérateur de *nécessité*. Pour l'efficacité de la dynamique progressive du discours, l'emboîtement accorde la prépondérance au *possible* plutôt qu'au *nécessaire*. De fait, dans l'emboîtement on procède de *possibilité* en *possibilité* ou de *possibilité* en *nécessité*, et de *nécessité* en *possibilité* afin que le déploiement discursif reste ouvert ; jamais de *nécessité* en *nécessité*.

5. La rhétorique dans l'art d'argumenter

L'argumentation fait traditionnellement partie de la rhétorique comme discipline¹³. La rhétorique est l'art de s'exprimer et de persuader¹⁴. Sa finalité est de persuader, c'est-à-dire de convaincre au sens pascalien (aspect rationnel) et de plaire (aspect irrationnel et affectif), mais aussi de communiquer des idées, voire de produire des émotions. La production des émotions est vé-

12 Un opérande (nom masculin) est une donnée, quantité ou valeur, entrant dans une opération arithmétique ou logique, ou une instruction informatique. Dans l'opération arithmétique d'addition des nombres 3 et 5, qui donne 8, 3 et 5 sont les opérandes, 8 est le résultat, et le signe + est l'opérateur. Les nombres utilisés pour effectuer une multiplication sont des opérandes.

13 M. MEYER, *Principia Rhetorica. Une théorie générale de l'argumentation*, Paris, Fayard, 2008, p. 82.

14 Cf. J.-J. ROBRIEUX, *Rhétorique et argumentation*, Paris, Armand Colin, 2015, p. 12.

hiculée par de figures. Les figures de rhétorique peuvent paraître, consciemment ou non, au moment même de la production du discours, comme des composantes à part entière de l'acte d'énonciation.

La notion de figure est traditionnellement indissociable de celle d'« écart », concept attribué à Paul Valéry, mais qui remonte à l'antiquité. La notion classique d'*écart* fait implicitement référence à une « norme » du langage, et suppose que tout travail sur le langage en est d'une façon ou d'une autre une reconstruction artificielle. Le concept d'*écart* exprime donc la différence entre l'imperfection du langage réel et ses virtualités à conquérir.

Si pour Aristote, les figures s'expliquaient par l'insuffisance du langage à entrer en adéquation avec la complexité de la pensée, la rhétorique classique (XVII^e et XVIII^e siècle) a développé l'idée de la figure comme ornement du discours du point de vue des techniques d'expression, et maintenu la conception antique du langage impropre, compte tenu de toutes les idées et de tous les sentiments.

Quant aux classifications des figures, la recherche contemporaine en a retenu trois types. La première, proposée par Molinié, est fondée sur une distinction entre deux classes¹⁵, et la deuxième, proposée par le *Groupe Pu*, est un vaste tableau qui distingue les figures sur le plan morphologique, syntaxique, sémantique et logique¹⁶. Nous nous référons à la troisième classification ventilée en quatre catégories, elles-mêmes regroupées en deux rayons : les trois premières catégories font partie des figures de langage, et la dernière garde à elle seule le nom du groupe, celui de *figures de pensée*.

15 La première classification est fondée sur une distinction entre deux classes. C'est la *dichotomie* figures macrostructurales /microstructurales proposée par G. Molinié. Les microstructurales concernent le matériel langagier mis en jeu dans un « segment déterminé » et se signalent d'emblée à l'interprétation. (Cf. Dictionnaire de rhétorique). C'est le cas du *chiasme*, de l'*homéotéleute* et de l'*hyperbate*. Mais les macrostructurales ne s'imposent pas d'emblée à réception pour que le discours soit acceptable. Elles sont peu isolables sur des éléments formels précis ; c'est le cas de l'*allégorie*, de l'*hypotypose* et de la *prosopopée*. Cette classification a l'intérêt d'éviter l'arbitraire et l'imprécision des taxinomies classiques.

16 La deuxième classification propose un vaste tableau. C'est la *classification du Groupe Pu* : elle dispose les figures dans un tableau à double entrée (éd. 1982, p. 49). La première entrée distingue les domaines opératoires : les figures (appelées métaboles) sont divisées en métaplasmes (opérations sur la morphologie), en métataxes (sur la syntaxe), en métasémèmes (sur la sémantique) et en métalogismes (sur la logique). La deuxième entrée énumère les quatre opérations : suppression, adjonction, suppression-adjonction et permutation. Par exemple, l'ellipse est classée dans les métataxes par suppression. Nous exposons ici la troisième classification.

- *Figures des mots* : elles concernent les jeux sur le lexique (néologismes, archaïsmes, éthymologismes, ...) et les jeux sur les sonorités (assonances, allitérations, etc.).
- *Figures de sens* : sont essentiellement les tropes. Au sens littéral se substitue un sens figuré au moyen de la métaphore, de la métonymie, de la synecdoque, de la métalepse, etc.
- *Figures de construction* : ce sont des figures qui jouent sur la symétrie (chiasme) et diverses constructions atypiques (anacoluthie, asyndète, hypallage, ...) ainsi que les accumulations (anaphore, épanalepse, pléonasme, gradation...).
- *Figures de pensée* : regroupement des figures de l'ironie, du paradoxe, de l'intensité (hyperbole, litote), de l'énonciation et de la dialectique (apostrophe, prosopopée, prolepse, parenthèse, etc.).

Toutes ces figures n'interviennent pas nécessairement ni de la même manière dans l'emboîtement argumentatif. Les figures des mots sont moins usitées car elles concernent les signifiants par rapport aux figures de sens (tropes) qui touchent aux signifiés¹⁷. D'autre part, les figures de pensée sont prépondérantes. En effet, l'emboîtement porte sur l'agencement du discours dont la progression est portée par la sémantique du sens et de la référence aussi bien de par la pensée que de par la construction du discours dans ses différents séquents. La palabre africaine en est un cas d'étude.

6. La logique *emboîtante* dans la palabre africaine

Il n'existe pas de définition mathématique de la palabre, car son sens fondamental échappe à la théorétique des sciences exactes ou expérimentales. L'évaluation de la palabre, mieux sa « valuation », n'est pas vraie dans tous les modèles ou tous les mondes possibles¹⁸. Elle n'a donc pas de mode unifié à travers tous les labels langagiers. Nous l'abordons sous son ancrage dans le monde africain, à travers l'analyse du langage bantou.

En Afrique, l'art d'argumenter est aussi tributaire du label culturel et langagier, et la palabre en est un cas illustratif. La palabre est porteuse d'une rationalité argumentative où la progression des idées se fait sans que les sujets parlants aient de prime abord la prétention de détenir la vérité dernière, opposable d'emblée. Cette logique par *emboîtement* du discours ou de ses séquences n'est pas non plus un processus interminable de paroles, mais un

17 J.-J. ROBRIEUX, *Rhétorique et argumentation*, p. 70 ss.

18 Cf. J.-P. BADIDIKE, *Emboîtement comme procédé argumentatif*, p. 97-123.

mouvement progressif et intégratif des contraires discursifs vers un compromis à travers un riche appareillage conceptuel et argumentatif.

6.1. Considérations générales

Diversement définie, la palabre est parfois présentée comme une discussion oiseuse, un simple bavardage sans issue ou une conversation sans objet. Contre cette considération péjorative, tributaire de la logique bivalente aristotélicienne, Ngwey fait de la palabre un mode d'inspiration des valeurs cardinales¹⁹. Pour sa part, Mutunda la définit ainsi :

« ... un fait social significatif qui accorde une primauté voulue à la parole et au rituel réparateurs. Elle est une activité argumentative sous-tendue par un déploiement multidirectionnel de la rationalité et qui, tout en célébrant la vie par le biais du bien-dire, du rythme, du chant et du geste, sait le moment venu, se faire grave, dramatique et solennelle ; elle se charge alors de régler des crises sociales, de restaurer l'ordre, la cohésion, la paix et la détente communautaires, de promouvoir le processus de sécurisation inter-individuelle »²⁰.

La palabre est un mécanisme d'arbitrage à travers l'assomption de la parole. Plus qu'une simple résorption des conflits, elle est un processus de décision de la vérité à travers un échange à bâtons rompus²¹. Elle est la mise en communion des idées et la communautarisation des agrégats langagiers et sociétaires à travers la conciliation des contraires. Son procédé opératoire est porteur des particularités socio-culturelles. Cependant, au-delà de la multiplicité des formes, elle regorge des éléments structurels qui consolident sa fondation basique, notamment le fait qu'elle s'établit lorsque surgissent des conflits entre personnes ou entre groupes sociaux (familles, clans, villages, etc.). Les endroits les plus en vue pour son effectuation sont la concession du Chef, au fond ou au centre du village, sous un arbre, sous une hutte, une paillote ou sur une *baraza*.

La palabre suit un plan à trois volets en un faisceau, sans frontières rigides, de sorte qu'il n'est pas aisé de déterminer la fin d'un moment et le

19 NGWEY NGOND'A NDENGE, *Palabre africaine, lieu de révélation de divergence, terrain prospectif d'une communication plurielle*, dans *Philosophie et communication sociale en Afrique*, III^e Semaine Scientifique National de Philosophie du 29 novembre au 3 décembre 1987, Kinshasa, FCK, p. 115.

20 MUTUNDA MUEMBO, *La palabre*, dans *Conflits et identités*. Actes des Journées Philosophiques de Canisius, Kinshasa, Loyola, avril 1997, p. 158.

21 J.-P. BADIDIKE, *La démocratie en Afrique. Une approche linguistique et sémantique*, dans *African Journal of Democracy & Governance / Revue africaine de la démocratie & de la Gouvernance*, Vol. 7, n. 2 (2020), p. 69-90.

début du suivant. Le premier moment consiste en un exposé des motifs et la circonscription de la nature ou du champ du conflit. Le deuxième moment est celui des échanges et de l'affrontement des arguments. Enfin, le troisième moment est une instance de délibération et de conclusion. Dans cette fluidité, les actants langagiers entremêlent les arguments qui s'emboîtent dans une lumineuse et harmonieuse disharmonie. La disparité se dessine clairement d'entrée de jeu, alors que les divergences se consumeront progressivement avec le rapprochement des horizons épistémiques à travers un processus émaillé de symboles parémiologiques (proverbe, adage, dicton, etc.) Sans vainqueur ni vaincu, les instances de progression de discussions peuvent passer par des approches d'intersection ou de réunion des ensembles actantiels ou leurs sous-ensembles.

6.2. Palabre comme procédé argumentatif

La palabre est un procédé argumentatif dont la nature intime est fondée sur la conception du langage comme un faisceau²² qui intègre la dialectique et l'action.

6.2.1. Palabre comme faisceau de langage

Vers la moitié du 19^{ème} siècle, le tournant linguistique²³ – *linguistic turn* – amorcé par la philosophie anglo-saxonne a placé le langage comme palier susceptible d'aborder des problèmes métaphysiques.

Confronté à ces mêmes problèmes, L. Wittgenstein, sous influence des courants philosophiques de l'époque, a conçu une théorie du langage qui a par ailleurs évolué dans ses deux grands ouvrages. Dans le *Tractatus logico-philosophicus*, il a développé une théorie du langage qui s'enracine dans l'atomisme logique de Russell à partir de la question du rapport entre langage et réalité. Par contre, dans les *Investigations philosophiques*, il partira des idées de la philosophie du langage pour examiner non plus le langage lui-même, mais l'usage qu'on en fait. Plutôt que lié à la réalité, le langage est lié à la vie de l'homme. Or, comme la vie de l'homme a plusieurs formes, le langage en aura autant. Wittgenstein se sert donc de la notion de jeux du langage pour affaiblir l'hégémonie imposée par la sémantique réaliste sur le fonctionnement du langage. La notion de jeux de langage détruit cette sémantique sur deux points :

22 Je conçois désormais la palabre comme un *faisceau* plutôt que comme un *jeu* du langage tel que présenté dans une autre étude. Cf. J.-P. BADIDIKE, *Emboîtement comme procédé argumentatif*, p. 103-104.

23 G. HOTTOIS, *Pour une métaphysique du langage*, Paris, J. Vrin, 1981, p. 9.

- La notion de référence réelle prise dans sa grande réalité ne saurait être appliquée à tous les champs du langage ;
- Même si l'on veut garder, pour certaines régions du langage, cette notion de référence, on ne doit pas négliger un aspect essentiel du langage, son caractère de forme de vie.

Partant de la deuxième considération, Wittgenstein conclut que la vie sociale est un enchevêtrement de plusieurs activités : créations intellectuelles, pratiques religieuses et politiques, etc. La multiplicité dans l'action humaine en infère aussi dans le langage de sorte que « le parler du langage fait partie d'une activité ou d'une forme de vie »²⁴. Le langage étant donc lié à une forme d'activités liée à la vie des partenaires linguistiques, « représenter un langage, c'est représenter une forme de vie »²⁵.

Cette conception de Wittgenstein semble asservir à son tour la sémantique à la pragmatique alors que la palabre, du moins dans le label africain, est un faisceau lumineux qui traduit aussi bien la forme de vie dans une unité avec le sens profond de la vie. Elle constitue un art qui se déroule selon des règles qui ne reviennent pas à de simples procédés spontanés. Elle est un cadre de lecture et relecture où correction et mise au point s'entremêlent aux fins de lever progressivement le malentendu et les équivoques. Elle nous révèle la finalité du langage selon laquelle les choses n'ont pas un sens absolu de même que ne peut exister un critère absolu pour l'exactitude et la précision de la signification des mots et des propositions. D'une proposition peut découler une infinité d'autres, chacune étant infiniment significative ; ce qui sera théorisé dans la logique *emboîtante*.

Il n'y a donc pas conception fixe de sens et de signification des propositions. Pour éviter une démocratie chaotique des lectures, il y a reprise du discours de l'autre tout en le dépassant dans une sorte d'élan dialectique.

6.2.2. *Palabre comme faisceau des flammes*

Parler de dialectique fait spontanément penser à Hegel, maître tantôt adulé tantôt contesté, non sans raison, par Kierkegaard et Marx. Si le premier a rejeté tout l'hégélianisme, le deuxième, tout en renversant l'idéalisme en matérialisme, a gardé l'unique chose à sauver, la méthode.

La dialectique hégélienne est un procédé qui combine deux concepts apparemment contradictoires, *tollere et conservare*, supprimer et conserver, afin

24 L. WITTGENSTEIN, *Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard, 1961, p. 125.

25 L. WITTGENSTEIN, *Investigations philosophiques*, p. 121.

de tenter de résoudre le problème du mouvement, c'est-à-dire de *l'un et du multiple*. Pour Hegel, le mouvement est possible grâce aux contradictions. Pour cela, Hegel rejette la logique binaire qui n'admet pas la contradiction de *A ou non A, son contraire*, en tant que thèse et antithèse. Hegel opte pour une triade *thèse – antithèse – synthèse*. Celle-ci n'est pas le mariage de deux éléments inoffensifs, mais l'inclusion des contraires en un élément nouveau, ou mieux une suppression qui n'en est pas une, car elle conserve (*Aufheben*) le contraire dans une *surshumation* sublimationnelle.

De cette façon, Hegel redore le blason étymologique du terme *dialectique* qui vient du grec *dialogein*, composé du verbe *legein*, et du préfixe *dia* indiquant l'idée d'un rapport ou d'un échange. Ainsi, la dialectique dépasse le simple cadre d'une dispute ou d'une opposition sans issue pour tenir entière la tension des éléments reliés qui n'en sont pas moins rendus inoffensifs ou stérilisés. Cette approche de la dialectique n'est pas étrangère au procédé argumentatif de la palabre, indûment considérée comme un bavardage oiseux et sans issue.

Cependant, dans la palabre, l'argumentation n'est pas dialectique dans le sens qu'elle présupposerait, comme chez Hegel, une succession linéaire de *thèse – antithèse – synthèse*. C'est un processus où la synthèse est une nouvelle thèse. En allant de thèse en thèse, la palabre procède en spirale sous la forme des langues de feu. Il s'agit d'une sorte de prise-reprise dynamique et progressive, à travers laquelle la thèse initiale n'est pas évacuée par son opposée qui plutôt l'enrichit par ailleurs. Ce raisonnement est en reprise continue comme les langues des flammes en spirales que l'on ne distingue jamais totalement.

6.2.3. Palabre comme faisceau des rationalités

C'est par le concept de la raison procédurale que Habermas constate le caractère dynamique, contradictoire et conflictuel de la raison. En effet, la rationalité dépend de la procédure d'après laquelle nous résolvons les problèmes. Ce qui est rationnel, ce n'est donc pas l'ordre des choses, mais la solution d'un problème grâce à la procédure par laquelle la réalité est abordée²⁶.

La rationalité d'une expression est sa capacité d'être fondée, c'est-à-dire d'être critiquée et défendue²⁷. Dans ce sens, elle se mesure aux relations

26 J. HABERMAS, *La pensée post-métaphysique*, Paris, Armand Colin, 1993, p. 43.

27 J. HABERMAS, *Théorie de l'agir communicationnel*. Tome I, *Rationalité de l'agir et rationalisation de la société*, Paris, Fayard, 1987, p. 25.

internes entre contenu de signification, conditions de validité et raison pouvant justifier la vérité des énoncés et l'efficacité des règles d'action. Pour Habermas, les expressions qui incarnent le savoir peuvent être analysées en fonction de la façon dont elles se rapportent à quelque chose dans le monde. Il distingue trois mondes : le monde extérieur ou objectif, (monde des états des choses), le monde intérieur ou subjectif (ensemble d'expériences vécues subjectives), le monde social (monde des normes et des valeurs intersubjectives partagées par des sujets capables de parler et d'agir). C'est le monde social qui couvre le surgissement de l'agir. Habermas distingue quatre sortes d'agir correspondant chacune à une rationalité : agir téléologique (rationalité instrumentale), agir régulé par les normes (rationalité normative), agir dramaturgique (rationalité dramaturgique), agir communicationnel (rationalité communicationnelle). Cette dernière coordonne les autres car c'est elle qui rend compte du consensus. Ce rôle de coordinateur lui est conféré par l'argumentation, car c'est par l'argumentation que l'on peut fonder son expression. C'est par l'argumentation que les parties prenantes thématisent les prétentions à la validité qui font l'objet des litiges et tentent de les admettre au moyen des arguments pour atteindre le consensus.

Mais dans la palabre, le consensus n'est pas un ultime point final, il est plutôt un point d'ouverture à un nouveau rebondissement de la discussion si jamais des nouvelles données surgissaient. La palabre est le déploiement de la raison dynamique dans un contexte disharmonieux de pensées ou d'actions, sans jamais atteindre une vérité absolue. C'est pourquoi la fin de la palabre reste toujours ouverte ; et d'ailleurs il y a des palabres qui durent des jours ou des semaines.

La raison comme la société est conflictuelle. La palabre illustre ce caractère positivement conflictuel de la raison. Elle est le lieu de production d'arguments pertinents et convaincants, le lieu d'honorer ou de rejeter les prétentions à la validité. Comme agir discursif, la palabre est cette rationalité qui rend compte d'une diversité constructrice de l'unité.

6.2.4. Palabre comme déploiement de la parémiologie

L'utilisation des parémies ou, pour dire mieux, des symboles parémiologiques, est de tous les temps et de tous les peuples. La parémiologie occidentale distingue 12 symboles parémiologiques : le proverbe, la sentence, la locution proverbiale, le dicton, la maxime, le slogan, l'adage, l'aphorisme, l'apophtegme, la devise, le wellérisme.

Toutes ces parémies sont désignées par Fr. Rodegem sous le vocable de « *locutions sentencieuses* » qu'il distingue entre elles selon les trois critères de rythme, de norme et de métaphore²⁸. De tous ces symboles parémiologiques, le proverbe semble être la locution la plus répandue, et selon Nkombe Oleko, qui représente dans la conception africaine, *tetela* particulièrement, l'ensemble des locutions sentencieuses²⁹. Et c'est cette conception globalisante du proverbe qui domine dans la palabre africaine.

Pour cheminer par *emboîtement* vers l'harmonie progressive des idées, l'orateur compte sur le rôle des parémies. Et dans l'enchaînement, il s'associe l'adhésion de l'assemblée. L'orateur peut par exemple laisser achever ses phrases par l'assemblée (aposiopèse). Ainsi il dira un distique, et l'autre partie sera reprise en chœur par l'assemblée :

Orateur : *la bouche te nourrit*

Assemblée : *le cœur te déteste.*

Ces parémies lui servent aussi de parapet à travers la réserve langagière³⁰. Il peut ainsi dissimuler l'objet du discours par des préambules apparemment vagues et imprécis, espérant y entraîner, par *emboîtement*, son interlocuteur ou l'assemblée.

7. Outils rhétoriques de la palabre

En tant que jeu argumentatif, la palabre est une discussion qui vise l'aboutissement dans l'harmonie d'idées et de formes de vie. Les sujets parlants peuvent pour cela recourir à plusieurs artifices persuasifs du langage dont les figures de langage et de pensée selon la taxinomie de Michel Meyer.

Les figures de langage comprennent les figures des mots, les figures de sens et les figures de construction³¹. Les figures de pensée sont le seul constituant de leur classe. Toutes les figures constituent des outils précieux pour produire, avec rythme et mouvement, des actes efficaces d'énonciation.

28 Cf. F. RODEGEM, *Un problème de terminologie : les locutions sentencieuses*, dans *Cahiers de l'Institut de Linguistique*, vol. I, n. 5 (1972), p. 678-103.

29 NKOMBE OLEKO, *Métaphore et Métonymie dans les symboles parémiologiques. L'intersubjectivité dans « Les proverbes Tetela »*, Kinshasa, Facultés de Théologie Catholique, 1979, p. 129.

30 NTAMBWE TSHIMBULU, *La réserve langagière comme procédé théorique de persuasion en Afrique*, dans *Philosophie et communication sociale en Afrique*. III^e Séminaire Scientifique National de Philosophie, du 29 novembre au 03 décembre 1987, Kinshasa, FCK, 1989, p. 137-139.

31 M. MEYER, *Principia Rhetorica*, p. 129-141.

Leur maniement est un atout performatif dans la palabre africaine où prédominent les figures de pensée.

7.1. Les figures de langage

Elles sont au nombre de trois.

7.1.1. Les figures de mots

- *L'hypocorisme* : procédé qui rend un discours tendre ou affectueux. Ça peut être des métaphores (cher joujou de mon âme), des redoublements syllabiques (Eugenie Grande est appelée « fifille » par son père), des transformations par suffixation (poussinet, pauvrete) ou tout simplement des mots doux (mignon, dady, etc.).

Ex. Appeler son interlocuteur *baya baba ou baya wa Ngalula wanyi* : pour attendrir son interlocuteur, on l'appelle époux de ma mère, ou époux de ma fille *Ngalula* (que l'interlocuteur ne connaît même pas), etc.

- *L'antanaclase* : elle consiste à confronter, en les dissociant, deux termes prononcés par des parleurs différents : un interlocuteur rebondit sur un mot prononcé par un autre en utilisant un sens différent de ce mot. Un spectateur crie : « A bas la claque » ; un acteur rebondit : « si nous sommes la claque, vous serez la joue ». De même le parent de l'élève puni à l'école répond à la convocation et s'adresse au chef d'établissement : *Mwaneu m-mwanebe* (cet élève est aussi votre enfant), le chef d'établissement rebondit : "S'il est mon enfant j'ai le souci de sa bonne éducation en lui administrant cette punition".

7.1.2. Les figures de sens

Les figures de sens concernent les signifiés des mots. Elles se traduisent à travers les tropes dont trois sont appelées tropes simples que sont : métonymie, synecdoque, métaphore. De ces trois figures de sens dérivent les autres appelées tropes complexes³².

Les tropes simples :

- La *métonymie* désigne une chose par le nom d'une autre qui lui est habituellement associée. Elle tire sa force argumentative de la familiarité. Cette force disparaît quand la métonymie vient d'une autre culture.
- La *synecdoque* : elle se distingue de la métonymie en ce qu'elle désigne une chose par le nom d'une autre qui est avec elle dans un rapport de

³² Nous suivrons principalement les suggestions explicatives de Olivier Reboul. Cf. O. REBOUL, *Introduction à la rhétorique. Théorie et pratique*, PUF, Paris, 2016, p. 127ss.

nécessité si bien que la première n'existerait pas sans la seconde, par exemple *cent têtes* pour dire *cent personnes*.

- La *métaphore* désigne une chose par le nom d'une autre ayant avec elle un rapport de ressemblance. On la présente comme une comparaison abrégée qui remplace le « *est comme* » par « *est* » : elle est (belle comme) une rose. Si la comparaison porte sur des réalités homogènes, son abréviation n'aboutit pas à une métaphore.

Les tropes complexes dérivent des tropes de base :

- L'*hyperbole* : la figure de l'exagération, elle repose sur une métaphore ("je suis mort de fatigue") ou sur une synecdoque (les masses laborieuses, pour un certain nombre de travailleurs). L'hyperbole augmente ou diminue les choses avec excès, au-dessus ou en dessous de ce qu'elles sont.
 - Elle est *auxèse* quand on amplifie dans le sens positif (ce géant) ;
 - Elle est *tapinose* dans le sens négatif (ce nain). Si au lieu de dire « je suis mort », on dit « je suis un peu las », on remplace l'hyperbole par la litote.
- La *litote* est le contraire de l'hyperbole ; elle permet d'autres figures comme l'insinuation, l'euphémisme, l'ironie : "Non, le docteur Kabongo n'a pas encore tué tous ses malades".
- L'*oxymore* : elle consiste à joindre deux termes incompatibles en faisant comme s'ils ne l'étaient pas : "cette obscure clarté qui tombe des étoiles" (Corneille). Sophocle qualifie Antigone de "saintement criminelle" ; ou *Rose aza kitoko moko ya kosakana te* ("Rose est d'une dangereuse beauté").
- La *métaphore filée* : suite cohérente de métaphores qui permet d'ailleurs la personnification. La métaphore filée s'étend à un ensemble plus ou moins long d'une ou plusieurs phrases en utilisant plusieurs signifiants reliés en un réseau sémantiquement cohérent ; c'est le synonyme d'allégorisme.
- L'*allégorie* : une image développée sous la forme d'un récit ou d'un tableau, utilisant une succession cohérente de tropes, en permettant une double lecture. L'*allégorie* repose sur des procédés de substitution, le principal étant la métaphore.

7.1.3. Les figures de construction

Il y a des figures qui concernent la construction de la phrase, voire du discours. Certaines procèdent par soustraction, d'autres par répétition, d'autres par permutation.

- *L'ellipse* : consiste à soustraire les mots nécessaires à la construction mais non au sens, comme dans le proverbe : « bouche de miel, cœur de fiel ». Les mots qui tombent ont alors des mots-outils comme le verbe être, l'article, la préposition, etc. Elle est moins une figure qu'un moyen d'en créer : énullage : *Acheter* (selon les intérêts) *français* ; oxymore : *le soleil* (qui n'empêche pas que pour moi tout est) *noir* ; métaphore : *Sophie est* (froide comme) *un glaçon*.
- *L'asyndète* : est une ellipse qui supprime les termes de liaison, soit chronologiques (avant, après) soit logiques (mais, car, donc) : « je vins, je vis, je vainquais ».
- *L'aposiopèse* : ou réticence, interrompt la phrase pour laisser à l'auditoire le soin de la compléter ; figure par excellence de l'insinuation, de la grivoiserie, de la calomnie, mais aussi de la pudeur, de l'admiration, de l'amour. Sa force argumentative vient de ce qu'elle retire l'argument du débat pour inciter l'autre à le reprendre à son compte, à remplir lui-même les points de suspension.

7.2. Les figures de pensée

Les figures de pensée sont les plus difficiles à cerner parce qu'à la différence des mots, elles ne sont généralement pas linguistiquement repérables en tant que procédés bien définis ; de même contrairement aux tropes, elles peuvent ne pas être décodées sans que la compréhension de l'énoncé en souffre³³. Elles sont en principe indépendantes du son, du sens et de l'ordre des mots, donc relativement indépendantes du signifiant. Elles ne concernent que les rapports entre idées. On les reconnaît à trois critères :

- D'abord elles ne concernent non les mots ou la phrase mais le discours en tant que tel : par exemple, *l'ironie* englobe tout le discours ; un livre tout entier peut être ironique.
- Elles concernent ensuite le rapport du discours avec son référent ; c'est-à-dire elles prétendent dire le vrai : alors qu'une métaphore n'est ni vraie ni fausse, une allégorie peut être vraie ou fausse.

33 J.-J. ROBRIEUX, *Rhétorique et argumentation*, p. 91ss.

- Enfin elles se lisent de deux manières : au sens littéral ou au sens figuré. « Une hirondelle ne fait pas le printemps » : la vérité du sens météorologique entraîne la vérité du sens humain.

Le jeu argumentatif de la palabre africaine utilise plusieurs figures de pensée qui se répartissent entre figures d'énonciation, de dialectique et d'argument :

- *figures d'énonciation* : lorsque le texte ne met personne d'autre en scène que l'énonciateur. Dans ces figures, l'antiphrase porte sur l'énonciation et non sur l'énoncé ;
- *figures de dialectique* : lorsqu'il existe un ou plusieurs interlocuteurs réels ou fictifs ;
- *figures d'argument* : plus que toutes les autres elles témoignent du lien intime entre le style et l'argumentation.

Citons :

- *L'ironie* : procédé par lequel on se moque en disant le contraire de ce qu'on veut faire entendre : la matière est l'antiphrase, et le but est la moquerie. L'ironie peut être marquée par le ton de la voix, le point d'exclamation, les guillemets, etc. Elle peut être douce ou cinglante, fine ou grossière, amère ou drôle. L'ironie est fine quand son vrai sens se fait attendre, le concerné est le dernier à s'en rendre compte, parce que le sens n'est jamais tout à fait clair, et laisse toujours planer un doute. C'est l'ironie fine qui domine dans la palabre.
- *L'apostrophe* : figure dialectique qui consiste à s'adresser à un autre qu'à son auditoire réel pour mieux le persuader. L'auditoire fictif peut être un être présent, mais le plus souvent absent : les ancêtres, la patrie, les dieux.

Ex. « Où suis-je ? Qu'ai-je vu ? »

- *La prosopopée* : le discours est placé dans la bouche d'un orateur fictif, donner la parole à un absent, aux ancêtres, aux morts, aux lois, aux êtres surnaturels, à une entité abstraite, etc. L'être qui s'exprime n'est pas toujours humain. Ex. *Bakulu bakamba ne* (les anciens disaient que...)
- *L'hypotypose* : description ou récit permettant au lecteur de se représenter un objet, un être, un paysage ou une scène, comme s'ils étaient sous ses yeux. L'objet décrit ne doit pas appartenir à l'univers actuel de l'orateur (seulement description d'un événement passé) ; le narrateur ou locuteur doit actualiser l'objet comme appartenant à son propre présent ou comme la réalité (cas de faits irréels) ; d'où

l'utilisation du présent narratif (énallage du temps : utilisation d'un temps à la place d'un autre).

- la *conglobation* : accumule les arguments pour une même conclusion.
- l'*expolition* : reprend le même argument sous des formes diverses.
- La *prémunition ou précaution oratoire* : c'est une marque de prudence, un avertissement pour préparer l'auditeur à des propos surprenants, ou choquants. Ex. des formules telles que « passez-moi l'expression » ; « au risque de vous déplaire » ...
- La *prolepse oratoire (antéoccupation ou occupation)* : à distinguer de la prolepse narrative (anticipation d'un fait dans un discours) et de la prolepse grammaticale (figure de construction), la *prolepse oratoire* ou *argumentative* est un procédé par lequel l'orateur prévient d'éventuelles objections pour les réfuter ensuite. La prolepse devance l'argument de l'adversaire pour le retourner contre lui : « Vous allez me dire que... mais je vous répondrai que... », « Certes ... mais ... ».
- Le *chleuasme* : procédé par lequel l'orateur se déprécie pour s'attirer la confiance et la sympathie de l'auditoire : « Je suis peut-être un imbécile, mais... », « Je suis déjà vieux, mais je peux aider avec la réflexion ... ».
- La *prétérition (prétermission ou paralipse)* : consiste à dire qu'on ne parlera pas de quelque chose pour mieux en parler. « J'aurai aussi pu vous dire que... ». On feint de taire un propos, afin de mieux en faire sentir l'importance. C'est une astuce du discours polémique lorsqu'il s'agit de dénoncer quelqu'un : « Mieux vaut ne pas aborder le sujet ... » ; « Ai-je besoin de vous dire que ... ? ».
- l'*épanorthose*, permet de revenir sur un propos pour le modifier, de manière à faire comprendre que l'idée exprimée est le fruit d'une certaine réflexion. L'effet est soit d'atténuer une idée (« Cet homme est fou, disons facétieux ») ou la renforcer (« il est conservateur, on peut même dire réactionnaire ») : corriger légèrement laisse un choix au lecteur entre deux termes pour dire qu'une hésitation est légitime.
- La *correction* : remplace un terme jugé inadéquat par une autre (« Vous parlez de religion : j'appelle cela superstition »).
- L'*aposiopèse (ou réticence)* : interruption brusque dans un discours, marquant la volonté de ne pas terminer une phrase que l'énonciateur trouve trop violente ou trop chargée d'émotion ou plus généralement parce qu'il pense en avoir dit assez pour être compris.

- *La dubitation* : marque l'hésitation ou le doute d'un narrateur ou d'un orateur qui ne savent (ou feignent de ne pas savoir) comment exprimer une idée. « Que leur dirai-je ? » ; « Laissera-t-il condamner un innocent à sa place ? »
- *Digression* : propos ou récit qui semble s'écarter du sujet initial, mais qui concourt au but que s'est fixé l'énonciateur.
- *parenthèse* : un propos dévie légèrement par rapport au sujet initial, tout en restant bref et sans faire perdre de vue ce dernier.
- la *subjection* consiste à présenter une affirmation sous la forme question-réponse, dans un simulacre de dialogue entièrement pris en charge par l'énonciateur.
- *L'interrogation rhétorique* (question rhétorique) : n'appelle pas de réponse, tant la réaction du public est considérée, même de manière forcée, comme évidente.

Le jeu argumentatif de la palabre est mieux problématisé par la pensée que le simple langage, dans les mots, les tropes ou la construction grammaticale. C'est pourquoi les figures de pensée y sont plus importantes que les figures de langage. Ceci traduit une particularité du label culturel africain et de ses jeux argumentatifs beaucoup plus basés sur la pensée que sur les constructions grammaticales, encore moins sur la structure des mots. Dans ce sens, le procédé argumentatif de l'emboîtement y trouve un terrain fertile de déploiement aussi bien sur le plan de l'énonciation et de la dialectique que celui de traitement des paradoxes.

Conclusion

La rationalité jadis considérée comme uniquement inspirée des sciences empirico-formelles ou sciences expérimentales a éclaté en une pluralité des raisons aussi scientifiques les unes que les autres. Autant les domaines et les modes de connaissance sont devenus multiples et variés, autant les jeux argumentatifs ont affirmé une grande diversité.

La logique est une des figures de la raison, elle opérationnalise l'éclatement de la rationalité et rend défendable, surtout dans ses versions non classiques, les déploiements des domaines aussi éloignés que la politique et la morale. Dans la pluralité de ses versions non classiques, la technique argumentative de l'emboîtement, est une désappréciation d'un modèle unique de la raison ou du raisonnement, qui fut dominé par la binarité des valeurs de

vérité. Sans rester exclusif à l'Afrique, *l'emboîtement* y trouve néanmoins un ancrage épistémique notamment par l'intuition discursive et communicationnelle intime à la palabre. Il ne s'agit plus, comme en logique déductive, d'évaluer une conclusion ou sa déductibilité à partir des prémisses, mais d'y inclure les considérations sur la justification des prémisses elles-mêmes, d'où la nécessité de considérer la justification externe des prémisses³⁴.

En effet, dans une palabre, de par son acception positive de « dispute », l'accord des interlocuteurs constitue le meilleur point de départ, pour ne pas dire la meilleure prémisse. Dans son déploiement, la palabre est constituée d'une multitude de prémisses et d'inférences entrecroisées, souvent implicites, contrairement à la logique déductive qui exige que tout soit formulé explicitement. D'où, dans la palabre, le recours à la rhétorique, notamment aux figures dont surtout celles de pensée, en appelle au procédé inéluctable de l'emboîtement à travers des schémas d'inférences faillibles.

L'emboîtement n'est donc pas un défaut de la rationalité argumentative par rapport à la rationalité analytique ou démonstrative. Usant du procédé de *l'emboîtement*, l'issue de la palabre présente un caractère provisoire car la quête du savoir n'est jamais achevée vu que la palabre ne se termine pas nécessairement par l'accord parfait. La décision définitive est articulée à un horizon de sens enraciné dans le noyau culturel, et toujours ouvert à l'efficacité du déploiement de la raison, en corrélation avec l'auditoire auquel les argumentations sont adressées. La question de la vérité de la thèse cède ici la place à celle de l'adhésion de l'auditoire à la thèse. L'adhésion d'un auditoire à une thèse est graduelle. Dans *l'emboîtement*, cette graduation est en spirale.

34 L. BOURGUIAUX & B. LECLERCQ, *Logique formelle et argumentation*, 2^{ème} éd., Bruxelles, De Boeck, 2015, p. 139ss.